

Corrigé de la dissertation / Citation d'Alain Grosrichard :

Selon Foucault, « *le pouvoir est partout* », et le philosophe va jusqu'à assimiler notre société à un vaste système carcéral symbolisé par le panopticon (en grec « *voir tout* ») de Jérémy Bentham : une prison en forme d'anneau au centre duquel il y a une tour pour tout surveiller ; le pouvoir commencerait donc quand les détenus se croient surveillés de toute part. La maîtrise du regard et la mise en scène du pouvoir sont, il est vrai, des enjeux essentiels pour quiconque cherche à dominer son prochain, en particulier pour le despotisme, qu'il soit domestique ou politique ; le despote (de *despotes* : le maître en grec) est par définition celui qui traite les autres comme des esclaves, leur retirant le droit d'exister par eux-mêmes comme le confirme Alain Grosrichard : « *Être le maître donc, c'est voir. Le despote peut être stupide, fou, ignorant, ivre, malade, qu'importe : il voit. Ne pas voir, c'est être condamné à obéir. Dans le régime despotique, où l'on obéit toujours « aveuglement », l'aveugle est la figure emblématique du sujet* ». En effet, outre la violence physique, l'emprise du regard est un élément déterminant pour asseoir son pouvoir sur autrui ; le regard agit comme un prolongement de la domination corporelle, en imposant à l'autre un certain jugement et en le contraignant à ne pas agir ou bien à agir tel que le despote désire. Son pouvoir est donc double : il aliène en donnant un sentiment de quasi-possession au despote, mais aussi en donnant l'illusion d'une réalité autre à ses sujets. L'obéissance dont parle l'auteur (« *être condamné à obéir* », « *obéit toujours aveuglement* ») est déjà une forme de servitude, c'est-à-dire de contrainte imposée du dehors à la liberté d'autrui, car elle instaure une relation d'inégalité entre le despote et ses sujets ; l'auteur souligne ici une opposition frontale entre le maître qui verrait tout, l'omnipotence étant conditionnée par un regard totalisant (« *être le maître, c'est voir* ») quelles que soient les circonstances (« *qu'importe* »), et des sujets qui seraient totalement manipulés et aveuglés (« *ne pas voir* », « *aveuglement* », « *l'aveugle* »). Faut-il dès lors *tout voir* et *tout contrôler* pour devenir ou rester le maître ? Il semble en effet que le despote doive sans cesse vérifier les effets de son pouvoir sur autrui en gardant toujours un œil sur lui, pour que rien ne lui échappe, et en appliquant des techniques de domination qui l'illusionnent sur sa propre condition. Pour autant, il y a un paradoxe à affirmer que le despote peut « *tout* » voir, tout en étant « *stupide, fou, ignorant, ivre, malade* », car dans ce cas, privé de raison, il n'est pas maître de son propre discernement et ne saurait comprendre ce qu'il voit ; par ailleurs, la servitude ne s'accompagne pas toujours d'un aveuglement complet. Le Discours de la servitude volontaire de La Boétie, les Lettres persanes de Montesquieu et Une maison de poupée d'Ibsen nous permettent donc de montrer qu'un regard oppressant, provoquant l'aveuglement des sujets, est la condition de tout régime despotique. Néanmoins, il apparaîtra que le despote peut à son tour se laisser abuser par des apparences trompeuses et que le sujet peut conserver, au sein même de sa soumission, toute sa lucidité. Enfin, il faudra se demander, dans la mesure où voir n'implique pas forcément d'obéir, en quoi une révolte lucide est possible ou souhaitable.

I) Le regard du despote est un regard omniprésent et aveuglant

L'exercice d'un pouvoir despotique repose toujours sur un regard aliénant car totalisant, ne laissant aucune liberté aux sujets. C'est le cas dans les régimes totalitaires qui font disparaître toute frontière entre vie publique et vie privée, sous prétexte d'une transparence totale : « *Big Brother is watching you* » lisait-on dans « 1984 » d'Orwell. Nos trois œuvres nous permettent quant à elles d'observer différentes formes de pouvoirs despotiques, qu'il s'agisse du despotisme politique que Montesquieu a contribué à définir tout en le comparant aux dérives despotiques de la monarchie absolue, celui du microcosme domestique avec sa description du sérail ou celle, plus récente, d'un foyer bourgeois du XIX^{ème} par Ibsen. Pour sa part, La Boétie n'emploie pas le terme de « despote » mais celui du « tyran », lequel centralise lui aussi tous les pouvoirs. Dans tous les cas, la maîtrise du regard apparaît comme un enjeu majeur, qu'il s'agisse de surveiller ou de conditionner les sujets.

a) Le regard omniprésent de celui qui voit tout

Le despote fait d'abord en sorte d'enfermer ses sujets dans un espace restreint afin de pouvoir contrôler ce qu'ils font mais aussi de limiter la portée de leur regard sur le monde extérieur. Usbek compte sur la surveillance et les compte-rendus épistolaires réguliers de ses eunuques pour faire régner l'ordre dans le sérail. Le visage enfermé sur lui-même par le voile, le corps enfermé entre les murs de leur palais ou dans des boîtes lorsqu'on les fait voyager, les épouses d'Usbek ne peuvent littéralement pas voir ce qui se passe à l'extérieur ni être vus d'un autre que lui : « *Chacune de nous se mit selon la coutume dans une boîte et se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la rivière était pleine de monde ... Que les voyages sont embarrassants pour les femmes !* » témoigne Zachi. Tout en cachant ses femmes au regard des autres, Usbek s'octroie le droit au voyeurisme, comme le prouvent les séances de déshabillage en sa présence : « *il fallut paraître à ta vue dans la simplicité de la nature ... que de charmes furent étalés à tes yeux !* ». C'est à croire qu'à force de posséder le corps des autres, le tyran finit par se confondre avec eux : telle est la métaphore organique régulièrement utilisée par La Boétie ; bien qu'il n'ait que « *deux yeux* » en sa possession, le tyran s'approprie ceux des autres : « *D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ?* ». Si jamais certains tentent de résister ou de penser par eux-mêmes, le tyran les isole afin qu'ils ne puissent se rencontrer et reconnaître en l'autre un modèle de liberté : « *ils se retrouvent tous isolés en leurs rêveries* ». De même, la pièce d'Ibsen présente la cellule domestique comme une maison de poupée, c'est-à-dire comme un modèle réduit de liberté, d'où Nora ne sort que rarement puisque c'est son mari qui en possède les clés ; même quand il vante les qualités de Nora quand elle danse, Helmer le fait comme pour un objet : « *je crois qu'elle vaut la peine d'être regardée* ». La représentation du masculin et du féminin (dominants et dominés) se construit dans le regard des autres et détermine notre identité : nous sommes assignés à être ce que la multitude nous ordonne d'être ; dès lors c'est la dictature de l'opinion, plus diffuse et plus invisible, qui nous aliène et le regard de la société qui empêche de voir la vérité. A force d'être intériorisée, la censure morale du regard d'autrui finit alors par se loger au cœur même de l'individu ; le « *qu'en dira-t-on* » de ceux qui nous jugent devient la loi suprême qui nous empêche d'exister par nous-même : « *je me rendrais ridicule aux yeux de tout le personnel* » se dit Helmer s'il ne renvoyait pas Krogstad ; même une fois le scandale dévoilé, il faudra continuer à « *donner le change ... aux yeux du monde* ». Le regard oppressant et moralisateur qu'Helmer cherche à imposer à son épouse n'est donc rien d'autre que le regard misogyne et puritain que lui impose à son tour la société bourgeoise norvégienne du XIX^{ème} ; toute action ne trouve sa valeur qu'à l'aulne de cette maxime : songer « *à ce que les gens vont dire* » ... Ainsi, le regard du despote comme celui de la société peuvent aliéner la liberté des individus en les empêchant de penser, de vivre par eux-mêmes.

b) Le regard aveugle de ceux qui ne voient rien

Si le sujet est aveugle c'est parce que le despote met en œuvre des techniques pour l'aveugler. La Boétie analyse ainsi les mécanismes par lesquels le tyran contrôle le regard du peuple, qu'il nomme « *les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie* ». Il s'agit pour le tyran de les accoutumer à la servitude en orientant leur regard vers des plaisirs immédiats ou futiles, par le

divertissement (jeux, festins et spectacles), contribuant ainsi à leur faire oublier leur nature première et leur désir de liberté : « *c'est une chose merveilleuse que de les voir se laisser aller si soudainement aussitôt qu'on les chatouille* ». Usbek tentera de divertir ses femmes de la même manière : « *Trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses* » commande-t-il à son eunuque.

De plus, le tyran s'aurole de capacités extraordinaires et cherche à mystifier l'origine de son pouvoir pour effacer son caractère arbitraire ; à propos de Vespasien, dont on aimait à croire qu'il rendait la vue aux aveugles, La Boétie ironise en comparant l'aveuglement physique et psychologique : « *ceux qui n'en voyaient pas l'in vraisemblance étaient bien plus aveugles, à mon avis, que ceux qu'ils guérissaient* ». Distrainé ou ébloui, le peuple finit par ne plus voir la servitude qui lui est imposée. De même, ceux qui ont toujours vécu dans la nuit de la servitude ne sauraient désirer la lumière de la liberté, comme le suggère la métaphore des Cimmériens d'Homère « *sommeillant dans l'obscurité* » la moitié de l'année. C'est également l'illusion d'être heureuse et de vivre dans un foyer chaleureux et confortable qui conduit aussi Nora à s'aveugler sur son propre sort : ce qu'elle veut laisser voir d'elle n'est qu'une image faussée d'épouse comblée ; au lieu d'écouter l'histoire de son amie veuve, elle tente de la persuader que « *ces huit dernières années ont été une période heureuse* », se racontant à elle-même des mensonges. Ignorant tout ce qui se passe ailleurs ou chez eux, les individus soumis sont ainsi « *condamnés à obéir* » comme le stipule l'auteur, au point de renverser l'échelle des valeurs, chacun devenant « *soupçonneux à l'égard de celui qui l'aime, et naïf envers celui qui le trompe* » dira La Boétie.

c) La surveillance mutuelle des sujets entre eux

Ainsi, le peuple peut lui-même participer à l'illusion du pouvoir tyrannique qu'il contribue à fabriquer par sa crédulité comme aime à le souligner La Boétie. Dès lors, le tyran n'a plus à surveiller lui-même en permanence ses propres sujets car ils se surveillent mutuellement, chacun devenant le rouage d'un système qui le broie, comme dans la pyramide des tyranneaux : l'auto-surveillance engendre une suspicion permanente et « *le tyran asservit ses sujets les uns par les moyens des autres* ». Les tyranneaux croient s'approprier par là une parcelle de pouvoir et éprouvent l'illusion du pouvoir sur autrui, « *contents d'endurer du mal pour pouvoir en faire* », alors qu'en réalité il se contraignent à plaire au tyran, à être « *attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses signes et à ses yeux* », car il faut qu'ils « *n'aient ni œil ni pied ni main qui ne soit aux aguets pour épier ses volontés* ». La métaphore du papillon illustre parfaitement leur aveuglement mutuel : « *attirés par cette clarté, ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme qui ne peut manquer de les consumer* ». Les eunuques du sérail ont également pour fonction de surveiller et de garder les femmes, qui à leur tour peuvent les traiter comme esclaves et les dénoncer : Usbek n'a alors plus à intervenir directement puisque ce « *retour d'empire* » permet comme une auto-régulation du sérail, qui s'entretient de lui-même ; les eunuques apprécient « *l'art difficile de commander* » puisqu'ils ont la charge de « *faire la garde dans le silence de la nuit comme dans le tumulte du jour* », et les femmes elles-mêmes se font concurrence entre elles (« *la guerre règne entre les femmes* »). Si Solim prend tant de plaisir à punir le sérail, c'est pour voir dans les yeux d'Usbek la satisfaction et la reconnaissance qu'il en attend : « *pour vous voir étonnés de tout le sang que j'y vais répandre !* ». De même, dans une société où les valeurs morales et religieuses ont été intériorisées par chacun, chacun peut en devenir le porte-parole malgré lui : Kristine ne manque pas de faire remarquer à son amie Nora qu'« *une épouse ne peut contracter un emprunt sans l'accord de son mari* », se faisant l'écho d'une oppression sociale dont elle est elle-même victime. Ainsi, l'omniprésence du tyran se double d'une autocensure et d'un contrôle social qui prolongent le pouvoir despotique par d'autres moyens. **TR** : Ce qui vaut pour les tyranneaux ou les sujets entre eux vaut a fortiori pour le tyran qui se méfie de tous et n'est l'ami de personne : en contraignant l'autre en permanence, il s'auto-contraint à le contraindre, ce qui démontre sa propre aliénation. Aussi le despote n'est-il pas aussi clairvoyant que semble le présupposer l'auteur : comme le soulignera Deleuze, « *le tyran institutionnalise la bêtise, mais il est le premier servent de son système et le premier institué, c'est toujours un esclave qui commande aux esclaves* ».

II) Le regard du despote n'est pas toujours aussi clairvoyant que celui de ses sujets

a) Le despote ne voit pas tout du monde ou des autres

Montesquieu souligne avec ironie que Usbek, bien que lucide sur les dérives despotiques de la monarchie absolue sous Louis XIV, reste aveugle sur la révolte qui gronde dans son propre sérail en son absence et ne remet en cause à aucun moment son propre pouvoir despotique sur ses femmes : il doit attendre parfois « *quelques six mois entiers* » pour recevoir des nouvelles du sérail et sa main « *tremble d'ouvrir une lettre fatale* » ; Narsit parviendra même à lui dissimuler pendant quelques temps la présence d'hommes dans le harem ; c'est donc qu'il ne contrôle pas tout et sa crainte de « *perdre la Perse de vue* » lors de son départ en témoignait déjà. Nostalgie de son pays, il souhaite apparemment y retourner en promettant d'y faire régner la terreur (« *j'y porterai tous soupçons* »). Mais cela ne fera que nourrir encore son sentiment de jalousie au lieu de l'apaiser : « *dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire* » ; ainsi le maître du sérail se plaint-il du malheur de sa condition car il souffre de ne pouvoir tout contrôler. Même si elles sont physiquement présentes, ses femmes continueront toujours de lui échapper par leur indépendance d'esprit, telle Roxane qui lui avoue avant de mourir que sa prétendue vertu n'était que feinte et hypocrisie : « *Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais* ». La dissimulation féminine n'est que le revers de l'aveuglement masculin. De manière assez identique, Helmer ne s'est pas aperçu que Nora avait emprunté de l'argent au lieu d'en hériter et travaillé en cachette pour le rembourser : « *le réveil est brutal* » pour celui qui se croyait doté d'un pouvoir patriarcal absolu ; il n'a pas su voir la continuité héréditaire entre Nora et son père : « *je suis bien puni d'avoir fermé les yeux sur sa conduite* ». C'est pourquoi tant de tyrannicides ont lieu selon La Boétie ; un tyran ne saurait être sur ses gardes en permanence ; nombreux sont ceux « *qui ont été tués par leurs archers mêmes* » ou par des proches, tel Commode, assassiné par l'une de ses meilleures amies, après qu'elle ait découvert son propre nom sur une liste de condamnés à mort. La Boétie renvoie donc dans un commun aveuglement les suppôts de la tyrannie, le tyran et le peuple. Ainsi, s'illusionnant sur le monde qui l'entoure et ne disposant pas toujours d'une clairvoyance supérieure, voulant croire à l'aveuglement de ses propres sujets, le despote s'illusionne aussi sur lui-même.

b) Le despote peut être aveugle sur lui-même

La servitude volontaire devient le lot du tyran lui-même à partir du moment où il doit se méfier de tous et ne peut tisser aucun lien fraternel avec quiconque, « *étant au-dessus de tous* » ; entre lui et les tyranneaux, il y a comme entre des voleurs, non pas une compagnie, mais un complot : « *ils ne sont pas amis, mais ils sont complices* ». De plus il est esclave de ses désirs compulsifs, ce dont témoignent l'instabilité et l'incertitude qu'il fait régner autour de lui, ne sachant pas lui-même de quoi il est capable ; il en est ainsi de Caligula, menaçant à tout moment de trancher le cou de la femme qu'il aime (« *ce beau cou sera aussitôt coupé si j'en donne*

l'ordre ». La Boétie ira même jusqu'à parler de « *la stupidité* » des tyrans « *lorsqu'il s'agit de bien agir* ». Même quand le peuple semble l'honorer, le tyran ne voit pas qu'il est profondément haï : « *si quelquefois ils leur font apparemment quelque honneur, ils les maudissent en leur coeur* ». D'ailleurs la volonté de La Boétie d'atténuer la part de responsabilité du tyran et d'accentuer celle de son entourage ou du peuple prouve à elle seule le mépris qu'il ressent pour ce « *vilain monstre* ». C'est également le cas d'Usbek qui attendra sa dernière lettre pour saisir la misère de sa condition malgré les avertissements réitérés de ses propres femmes : « *Mon cher Usbek si tu savais être heureux !* » (Zachi), « *tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance* » (Zélis). Ainsi, dans l'illusion de sa toute puissance, le despote veut croire à l'aveuglement de ses sujets et oublie de se regarder vraiment pour mieux se connaître. Helmer prétend ainsi être un homme courageux (« *moi je pourrais avoir peur d'un avocassier véreux ? ...je suis homme à tout prendre sur moi* »), il se voit comme un « *sauveur* » (« *toi que j'ai portée dans mes bras tout au long de notre vie conjugale* », « *béni soit ma petite alouette* ») ; et pourtant, lorsque le scandale éclate, il ne pense qu'à une chose : « *sauver les restes, les débris, les apparences* ». Il avouera du bout des lèvres que Nora n'a pas tort, pour aussitôt se corriger : « *Il y a du vrai dans ce que tu dis - même si tu exagères outrageusement* ». Lorsque Nora décide de s'en aller il n'a pas l'air de comprendre non plus ce qui lui arrive ni les motivations de sa femme : « *dis moi quel est le plus grand des miracles ?* ». Il ne saisit pas les véritables enjeux de la situation et n'est donc plus libre de la maîtriser, alors que Nora, de son côté, a opéré une profonde prise de conscience et remise en question d'elle-même.

c) Les sujets peuvent être lucides sur leur propre condition

L'auteur des Lettres persanes met en scène la soumission lucide, voire même revendiquée, de certains sujets au pouvoir qu'ils subissent, qu'il s'agisse d'une femme amoureuse comme Zélis (« *dans la prison même où tu me retiens je suis plus libre que toi* ») ou d'un comportement faussement vertueux comme celui de Roxane (« *j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de plaisirs et de délices* »). Zélis fait ainsi l'apologie de la soumission des femmes, enseignant même au tyran les techniques pour les soumettre (« *fais veiller sur moi nuit et jour* ») ; elle revendique une infériorité naturelle de la femme à l'homme et considère que « *ce n'est pas assez de nous la faire sentir : il faut nous la faire pratiquer* ». Cela prouve que l'on peut être dominé et obéir non pas aveuglément mais sciemment, soit parce qu'on ne peut faire autrement, soit parce qu'on y trouve un intérêt. La rivalité des eunuques cherchant à occuper la première place dans la direction du sérail n'est pas sans rappeler celle des courtisans ou des tyranneaux, qui pensent gagner quelque chose en jouant leur rôle de premiers maillons de la chaîne tyrannique. La Boétie soulignera cette cupidité qui les pousse à se soumettre : « *ils veulent servir pour avoir des biens* ». De même, les femmes représentées dans la pièce d'Ibsen cherchent toutes de manière lucide à satisfaire un intérêt personnel : Kristine Linde, en se mariant, cesserait d'être « *seule au monde, effroyablement vide et délaissée* » tant et si bien que Krogstad interprète d'abord sa proposition comme un signe d'« *orgueil d'une femme exaltée qui s'offre en sacrifice* » et non comme une preuve d'amour. Ainsi, des sujets peuvent obéir sans pour autant être aveuglés sur leur propre condition.

TR : Les œuvres du programme nous permettent donc de constater ce qu'il advient lorsque le despote a perdu la capacité de tout voir et lorsque le regard de ses sujets devient plus clairvoyant que le sien. Pour autant la lucidité devrait permettre de remettre en cause la servitude, plutôt que de l'accompagner passivement. Dans ce cas, le regard de l'opprimé n'est-il pas le plus éclairant sur la nécessité ou non de se révolter ? Si l'homme est responsable ou complice de sa propre servitude, n'est-il pas le mieux placé pour savoir quand il est légitime de désobéir, pour provoquer ce que Kant appelait « *la sortie de l'homme de sa minorité* » ?

III) L'éveil de la conscience peut conduire à une insoumission lucide

a) Un regard lucide peut conduire à la révolte

Dans Une maison de poupée, Nora acquiert progressivement la lucidité nécessaire pour dévoiler les ressorts de la domination dont elle a été victime de la part de son père et de son mari : « *Toi et papa vous avez grandement pêché contre moi. C'est votre faute si je ne suis bonne à rien* ». C'est elle qui provoque le seul véritable dialogue qui ait jamais existé entre elle et son mari, elle qui cherche à les faire sortir de cette « *mascarade* » en provoquant une « *discussion sérieuse* » : « *Nous n'avons jamais cherché ensemble à y voir clair en quoi que ce soit* ». Il lui faut désormais quitter son foyer « *pour voir clair* » en elle. La prise de distance est la seule condition pour une reprise en main de sa propre existence. Même s'il s'agit d'une révolte moins fracassante, et plutôt d'une forme de désobéissance civile, le refus de la tyrannie passe, pour la Boétie, par le refus de servir, lequel ne peut que s'appuyer lui-même sur la prise de conscience de notre propre servitude volontaire : « *Soyez décidés à ne plus servir et vous voilà libre* ». En rabattant la pratique de la liberté sur le seul désir de celle-ci, le philosophe prouve par là que conscience de soi et émancipation sont indissociables : il est nécessaire et il suffit de se penser libre pour l'être vraiment. D'ailleurs, si le droit et le devoir de révolte ont été selon Montesquieu théorisés par les Anglais, c'est parce qu'ils ont une conscience aiguë du droit qu'ils ont de disposer d'eux-mêmes : un pouvoir sans borne n'existe pas et l'on ne saurait posséder l'autre comme un objet et « *si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler et les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ... et ils rentrent dans leur liberté naturelle* ». En revanche, si le monarque ne fait que rechercher l'intérêt de tous, c'est la révolte qui cesse d'être légitime.

b) Le discernement peut aussi conduire à une obéissance légitime

C'est ainsi que le regard lucide que l'on porte sur sa propre condition ne doit pas engendrer une révolte permanente, mais un juste discernement sur le pouvoir qui mérite ou non d'être remis en cause. Lorsque le despote est « *stupide, fou, ignorant* », abusant de l'autorité qui lui a été confiée, il mérite qu'on lui désobéisse pour rétablir la justice et la vérité. Mais si le pouvoir établi vise comme le souhaiterait La Boétie « *le bien commun* », alors il remplit l'exigence d'une « *res-publica* », de la politique au sens noble du terme. Dans ce cas, ce n'est plus « *l'aveugle* » qui constitue « *la figure emblématique du sujet* », mais le citoyen lucide et conscient de ses intérêts comme de ceux des autres, car c'est alors le sujet au sens psychologique et positif du terme (nous qui sommes « *sujets à la raison* ») qui se substitue au sujet politiquement soumis à un pouvoir abusif, pour rendre possible la figure d'un citoyen libre et responsable. Comme l'a bien compris Montesquieu, on ne saurait finalement opposer l'intérêt individuel et l'intérêt collectif : « *l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun .. vouloir s'en séparer, c'est vouloir se pendre* ». Les analyses pertinentes du docteur Rank sur la corruption de la société sont à cet égard assez éclairantes : c'est lorsque l'on ne pense qu'à son intérêt personnel, lorsqu'on certains se mettent à « *courir en tous sens pour dénicher la pourriture morale* », et que « *sitôt trouvée ils la mettent en observation à un poste plus ou moins avantageux* », que la société pourrit de l'intérieur : « *c'est pas ce genre de considérations qu'on fait de la société un hôpital* ». Ainsi l'éducation morale et philosophique des citoyens, la réforme des individus pour les soumettre à la loi de la raison est indispensable pour fonder une société juste.

c) Plus que tout autre, c'est le regard du lecteur qui doit être éclairé

C'est à travers le regard pseudo-naïf de Rica que nous observons les tours de passe-passe que le roi ou le pape accomplissent pour tromper leur monde, qu'il s'agisse de miracles ou de sainte trinité : « *Ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même des sujets ; il les fait penser comme il veut ... Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il guérit toutes sortes de maux en les touchant* » mais « *il y un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape. Tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin* ». Par sa prise de distance ironique à travers le regard de voyageurs persans, Montesquieu nous oblige à questionner nos propres valeurs, il nous tend un miroir qui pourrait s'avérer peu flatteur et nous faire prendre conscience de nos illusions ou de nos faiblesses. Ainsi la manipulation des signes pourrait bien se trouver non pas seulement du côté de ceux qui cherchent à nous aveugler mais aussi du côté de ceux qui, par le langage, cherchent à nous éclairer : on passerait ainsi d'une rhétorique persuasive à une dialectique éclairante. Telle est bien l'intention de La Boétie quand il écrit son ouvrage : il s'adresse tout d'abord au tyran et au peuple, qu'il veut arracher à leur ignorance ; en effet, il reproche aux individus soumis d'être « *aveugles* » dans son apostrophe au peuple : « *pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien !* » ; plus tard il souhaitera tendre un miroir réfléchissant au tyran, à l'instar de Xenophon dans le Hiéron : « *plût à Dieu que tous les tyrans l'eussent eu sous les yeux et s'en fussent servi de miroir* ». Son Discours de la servitude volontaire pourrait donc bien lui aussi devenir un livre « *plein de bons et grave enseignements* » : La Boétie nous oblige à nous demander si nous ne faisons pas nous-mêmes partie de la pyramide du pouvoir ; ainsi l'antidote à la tyrannie serait cette machinerie rhétorique, cette voix qui nous parle et qui, si nous parvenons à l'entendre, prouvera que nous sommes déjà rebelles à toute servitude. De chaque nouveau lecteur, le philosophe pourrait faire un nouvel ami du texte. C'est pourquoi il s'adresse aussi et surtout aux hommes bien éduqués, ceux qui ont la mémoire de soi, ceux qui ne se contentent pas comme la « *populace grossière de regarder devant leur pied* » mais ceux qui « *se remémorent de surcroît les choses passées pour juger de celles du temps à venir et mesurer les présentes* ». Grâce à la lecture des livres, la tête « *polie par l'étude et le savoir* », ils pourraient ainsi sortir de leur isolement et se reconnaître entre eux ; La Boétie agirait ainsi comme Momus, leur procurant « *une petite fenêtre au coeur, afin que par là l'on pût voir [leurs] pensées* ». De même Ibsen proposa de mettre en scène donc de produire une image concrète de l'émancipation féminine, tant et si bien que la pièce fit scandale et que dans certaines maisons on apposa la mention suivante au-dessus des portes : « *ici il est interdit de parler d'Une Maison de Poupée* »... Chacun de nous peut ainsi devenir, à la lecture des œuvres du programme, une personne « *ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant* », en ayant devant les yeux un certain modèle de liberté d'écriture, comme l'aurait souhaité La Boétie, lui qui voulut nous dévoiler cette vérité scandaleuse : « *voir un nombre infini de personnes, non pas obéir, mais servir* ». L'écriture et la lecture d'un livre qui analyse les ressorts de la servitude constitue déjà un moyen de s'en extraire ; mais cela signifie aussi que le lecteur doit, à la fin de l'ouvrage, tout recommencer de lui-même et réapprendre à penser librement.

CL : Montrer, comme le fait ici Alain Grosrichard, que l'exercice du pouvoir despotique suppose de maîtriser, de contrôler, de détourner le regard des sujets et de les aveugler sur leur condition réelle, a pu être confirmé par les œuvres du programme : la servitude procède toujours d'un aveuglement des sujets que le tyran s'emploie à faire perdurer. Cependant, sa clairvoyance trouve ses limites et les sujets peuvent à leur tour gagner en lucidité, que ce soit pour accepter leur condition en pleine conscience ou bien pour la remettre en cause. L'oeuvre philosophique ou littéraire apporte alors au lecteur un éclairage qui le laisse, au bout du compte, tout à la fois mieux armé pour combattre le despotisme, mais aussi seul responsable face à cette part obscure de lui-même qui pourrait l'empêcher d'être libre. Tel est probablement cet « *art de l'inservitude volontaire* » décrit par Foucault quand il cherchait à définir l'esprit critique.